Médiévaless

Langues, Textes, Histoire

74 | printemps 2018

Chanter la Croisade albigeoise

Simon de Montfort, héros tragique de la *Chanson de la Croisade albigeoise* : quand le Continuateur anonyme de Guillaume de Tudèle fait du pape Innocent III l'artisan de la mort de Montfort

*Simon de Montfort, Tragic Hero of the Song of the Albigensian Crusade :
When the Anonymous Continuer of Guillaume de Tudèle's Work Makes Pope
Innocent III the Architect of Montfort's Death*

Katy Bernard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievaless/8475>

DOI : 10.4000/medievaless.8475

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 juillet 2018

Pagination : 61-82

ISBN : 978-2-84292-837-7

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Katy Bernard, « Simon de Montfort, héros tragique de la *Chanson de la Croisade albigeoise* : quand le Continuateur anonyme de Guillaume de Tudèle fait du pape Innocent III l'artisan de la mort de Montfort », *Médiévaless* [En ligne], 74 | printemps 2018, mis en ligne le 15 juillet 2019, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievaless/8475> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievaless.8475>

Tous droits réservés

Katy Bernard

Simon de Montfort, héros tragique de la *Chanson de la Croisade albigeoise*

Quand le Continuateur anonyme de Guillaume de Tudèle
fait du pape Innocent III l'artisan de la mort de Montfort

E ditz e l'epictafi, cel qui-l sab ben legir,
Qu'el es sans ez es martirs e que deu resperir
E dins el gaug mirable heretar e florir
E portar la corola e el regne sezir.
Ez ieu ai auzit dire c'aisi-s deu avenir
Si, per homes aucirre ni per sanc expandir
Ni per esperitz perdre ni per mortz cosentir
E per mals cosselhs creire e per focs abrandir
E per baros destruire e per Paratge aunir
E per las terras toldre e per Orgolh souffrir
E per los mals escendre e pels bes escantir
E per donas aucirre e per efans delir,
Pot hom en aquest segle Jhesu Crist comquerir,
El deu portar corona e el Cel resplandir¹.

C'est par ce vif réquisitoire que le Continuateur anonyme de
Guillaume de Tudèle fait tirer sa révérence à son personnage de Simon

1. *La Chanson de la Croisade albigeoise*, laisse 208, v. 3-16, éd. E. MARTIN-CHABOT, Paris, t. III, (1961) 1973, p. 228-229 [v. 5, 6 et 16, nous avons corrigé « e-l » en « el »] : « Il est dit dans son épitaphe, pour qui sait lire, qu'il est un saint et un martyr, qu'il doit ressusciter, avoir sa part d'héritage et fleurir dans la merveilleuse joie, porter la couronne et siéger dans le royaume. Et moi, j'ai entendu dire que c'est ainsi qu'il doit en être si, en tuant des hommes et en répandant le sang, en causant la perte des âmes, en autorisant des tueries, en suivant les mauvais conseils, en allumant des incendies, en ruinant des barons et en déshonorant Parage [Honneur/Noblesse], en s'emparant de terres et en soutenant Orgueil, en attisant le mal et en étouffant le bien, en massacrant des femmes et en tuant des enfants, un homme peut, en ce monde, conquérir Jésus-Christ ; alors celui-là [Montfort] a le droit de porter la couronne et de resplendir dans le Ciel. »

de Montfort². Ce passage offre au personnage ce que nous appellerons une « double épitaphe » : c'est dans l'épitaphe officielle du chef guerrier, formulée et gravée sur sa tombe par l'Église qui a armé son bras, que l'Anonyme puise à la source de sa colère et s'autorise, cette fois, à l'exprimer directement, sans passer par le biais des personnages qu'il met en scène. Ce passage du récit de l'Anonyme, particulièrement ciselé avec son rythme binaire accentué par les nombreuses anaphores – ces mots sont des coups que l'Anonyme assène –, exprime sa volonté d'effacer l'épitaphe officielle que l'Église a réservée à Montfort par celle qu'il conçoit comme le reflet véritable du personnage : la sienne. Les mots de l'Anonyme, à ce moment du texte, constituent un des points saillants, si ce n'est le point paroxystique, de ce qu'il s'est ingénié à instaurer dans les répliques de ses personnages, et principalement depuis sa retranscription du concile du Latran, à savoir : la mise en opposition dans l'affaire albigeoise de la part de l'Église, en la majorité de ses représentants, et de la part de Dieu³. En faisant ainsi la liste des actions de Montfort à la suite de l'épitaphe que lui a réservée l'Église de son temps, il veut dénoncer ce qu'il considère comme étant l'hypocrisie de cette dernière vis-à-vis des valeurs et commandements chrétiens et vis-à-vis de Montfort lui-même. Sous la plume de l'Anonyme, cette Église, qui a fait de celui qu'il voit comme un opportuniste et assassin son bras armé puis un saint et un martyr⁴, est aussi celle qui est responsable de sa mort ; laquelle acquiert par là même un caractère tragique.

2. Cette étude s'inscrit dans le prolongement d'une réflexion menée dans le cadre de notre thèse au sujet de l'intégration dans des textes littéraires de données issues de textes divinatoires et magiques et des conséquences qui en découlent sur leur sens et leur impact. Cette présente étude est ainsi à relier avec celle, du même ordre, que nous avons opérée pour le *Roman de Flamenca* : cf. K. BERNARD, *Compter, dire et figurer. Édition et commentaires de textes divinatoires et magiques en occitan médiéval*, thèse de doctorat sous la direction de M.-F. NOTZ, Université Bordeaux Montaigne, décembre 2007 ; EAD., « Les motifs de la "science" divinatoire dans le déroulement narratif de *Flamenca* », dans *La Voix occitane, Actes du 8^e congrès de l'Association Internationale d'Études Occitanes (AIEO)*, Bordeaux, 2009, t. I, p. 457-490 ; EAD., « Le Peire Roger de Peire d'Alvernha revisité par l'auteur de *Flamenca* : Guillem de Nevers, le troubadour au psautier », dans V. FASSEUR éd., *La Réception des troubadours au Moyen Âge (oc et oïl)* (Pau, novembre 2012), Paris, à paraître ; *Les Livres de sorts occitans*, Paris, à paraître.

3. À ce sujet, cf. M. RAGUIN, *Lorsque la poésie fait le souverain. Étude sur la Chanson de la Croisade albigeoise*, Paris, 2015, part. p. 125-450.

4. Au sujet de cette dichotomie inhérente, semble-t-il, à la personne de Montfort, cf. M. ROQUEBERT, *Simon de Montfort, bourreau et martyr*, Paris, 2005.

L'entrée en scène de Simon de Montfort dans le récit de Guillaume de Tudèle et la question de l'honneur

Dans la *Chanson*, la dichotomie entre l'image officielle que l'on veut attacher à Montfort et ses actes prend sa source dans le récit de Guillaume de Tudèle, dès l'entrée en scène du personnage, en 1209, à Carcassonne, après la reddition de Trencavel. Ce passage fait ainsi saillir un des nombreux ponts reliant le Continuateur anonyme de la *Chanson* à son premier auteur⁵. Le personnage de Simon de Montfort n'apparaît pas immédiatement après la prise de Carcassonne. Guillaume de Tudèle met d'abord en scène, à la laisse 34, Arnaud Amauri, « li abas de Cistel⁶ » et légat du pape Innocent III, en train de dire la messe et de prêcher la naissance de Jésus-Christ aux croisés victorieux. Guillaume de Tudèle fait bien comprendre que l'essentiel pour Arnaud Amauri réside moins, à ce moment-là, dans la messe elle-même – « no cujetz que s'omblit⁷ » – que dans le discours qu'il a prévu de faire ensuite :

Pois ditz que el país, c'an crozatz comquerit,
 Vol qu'aia maintenant un bon senhor eslit.
 Lo comte de Nivers en a el somonit,
 Mas anc no i volc remandre ni estar ab nulh guit,
 Ni lo coms de Sant Pol, que an apres cauzit :
 Dizon que pro an terra, si cadaüs tan vit,
 El regisme de Fransa, on lor paire nasquit ;
 Per so no an ilh cura de l'autrui dezerit.
 No i a sel que no cug del tot estre traït,
 Si sela honor prent⁸.

5. Au sujet de la reprise du texte par l'Anonyme, notamment pour déterminer si son texte commence à la laisse 131 ou 132, cf. les remarques de M. RAGUIN, *Lorsque la poésie fait le souverain...*, p. 57-100 (p. 89-100). Cf. également A. BAMPÀ, « La transition entre les deux parties de la *Chanson de la Croisade albigeoise* », *Romania*, 135 (2017), p. 90-113 (p. 101-109), à propos des points communs entre les deux textes : A. Bampa s'appuie tout particulièrement sur les travaux de M. Zink dont les p. 16-28 (p. 22-28) de son introduction de *La Chanson de la Croisade albigeoise*, traduction et adaptation H. GOUGAUD [avec en regard le texte établi par E. MARTIN-CHABOT], Paris, 1989 (Les Lettres gothiques).

6. *La Chanson*..., laisse 34, v. 7, t. I, p. 84-85 : « L'abbé de Cîteaux ».

7. *Ibid.*, v. 7, t. I, p. 84-85 : nous traduisons par « ne croyez pas qu'il s'oublie ».

8. *Ibid.*, v. 10-19, t. I, p. 84-85 : « puis dit qu'il voulait que dans le pays conquis par les croisés, il y eût maintenant un bon seigneur choisi par élection. Il fit sur ce une proposition au comte de Nevers, mais celui-ci ne consentit pas à rester dans le pays ni à y commander, non plus que le comte de Saint-Pol, que l'on choisit ensuite : ils dirent qu'ils possédaient assez de terre, pour vivre aussi longtemps qu'il leur serait donné, dans le royaume de France, patrie de leurs pères ; aussi ne se souciaient-ils pas des dépouilles d'autrui. Il n'y a personne qui ne se croie déshonoré s'il accepte ce fief. »

Ce n'est qu'après la mention de la réaction – négative – des puissants feudataires croisés à la proposition de l'Église que Guillaume de Tudèle, sans transition, fait se lever la figure de Montfort, à la laisse suivante, en ces termes :

Lai en aisel consili e en aicel parlament
 A un riche baron, qui fu pros e valent,
 Ardit e combatant, savi e conoisent,
 Bos cavalers e larcs e pros e avinent,
 Dous e franc e suau, ab bo entendement.
 Outra mar esta mot lai en establiment
 A Zaera, contra·ls Turcs e pertot essament ;
 Senher fo de Monfort, de la honor que i apent,
 E fo coms de Guinestre si la gesta no ment.
 Aisel voldran pregar trastotz cominalment
 Que prenda·l vescomtat trastot enteirament
 E tota l'autra terra de la gen mescrezent⁹.

Analysées isolément, ces deux laisses semblent divulguer des informations claires. La première paraît mettre l'accent sur l'honneur féodal et chevaleresque des grands nobles croisés que sont le comte de Nevers et le comte de Saint-Pol, refusant les terres de Trencavel offertes par Arnaud Amauri, le représentant du pape Innocent III et de son Église. Certes, nous pouvons penser que ces grands nobles sont dédaigneux de reprendre ces terres qualifiées d'hérétiques, même si c'est l'Église qui les leur confie, mais le vocabulaire employé par Guillaume de Tudèle nous engage également à considérer ce refus du point de vue de l'ordre féodal et chevaleresque¹⁰. En effet, l'emploi à la rime (v. 16-17) des termes « paire nasquit » et « autrui dezerit » – *dezerit* signifie exactement « dépouillement d'héritage, dépossession, spoliation » –, laisse entendre que le refus des comtes de Nevers et de Saint-Pol d'accepter ces terres est dû au fait qu'ils

9. *Ibid.*, laisse 35, v. 1-12, t. I, p. 86-87 : « À ce conseil, réuni en forme de parlement, assistait un puissant baron, courageux et fort, hardi et combatif, sage et expérimenté, bon chevalier, généreux et avenant, doux et franc, de manières agréables et d'esprit délié. Il avait été longtemps en expédition outre-mer, à Zara et contre les Turcs et ailleurs aussi. Il était seigneur de Montfort et du fief qui en dépend, et comte de Leicester, si la geste dit vrai. C'est lui que l'assemblée, d'un commun accord, pria d'accepter la vicomté dans sa totalité et le reste de la terre des hérétiques. »

10. Cf. la mention de ce passage chez G. GOUIRAN, « Français contre Montfort ? Les conseils de guerre tenus par Simon de Montfort dans la seconde partie de la *Chanson de la Croisade albigeoise* », dans « Furent les merveilles prueves et les aventures truvees », F. GINGRAS, F. LAURENT, F. LE NAN et J.-R. VALETTE éd., *Hommage à Francis Dubost*, Paris, 2005, p. 281-305 (p. 287).

auraient l'impression d'endosser une *honor*, un fief qui n'est pas leur, de déshériter un des leurs et, par là même, de se déjuger « del tot estre trait ».

La seconde laisse, quant à elle, semble faire l'éloge de la personne de Simon de Montfort, de sa valeur en matière de chevalerie et de faits d'armes, valeur d'autant plus exacerbée qu'il accepte de prendre la totalité des terres de Trencavel à la demande de l'Église et avec la caution de Dieu, du pape, de son légat et des autres seigneurs croisés, dont ceux-là mêmes qui les avaient refusées pour ne pas se sentir déshonorés¹¹.

Ainsi mises ensemble, l'une à la suite de l'autre, comme le fait Guillaume de Tudèle, ces deux laisses ne semblent plus divulguer un message aussi clair. Elles posent de manière on ne peut plus singulière la question de l'honneur par le biais de trois entités que sont les seigneurs croisés, l'Église de Dieu et Simon de Montfort. De quel côté se trouve l'honneur ? Est-il du côté des seigneurs croisés qui ont refusé le fief de Trencavel que leur proposait l'Église ou du côté de Montfort qui accepte la proposition ? Il semblerait que le choix de Montfort par l'Église soit un choix par défaut, tous les autres ayant refusé les terres proposées.

Ainsi, le portrait extrêmement élogieux que Guillaume s'ingénie à dresser de Simon de Montfort lors de son entrée en scène à la laisse 35 peut être lu d'au moins deux manières : soit il est destiné à souligner la singulière bravoure de ce baron qui s'apprête à accepter ce que tous les autres, dont de plus grands seigneurs que lui, ont refusé ; soit ce portrait est destiné à masquer l'indignité que s'apprête à commettre Montfort en endossant un héritage qu'il ne devrait pas, du point de vue des valeurs féodales et chevaleresques, accepter. Quoi qu'il en soit, cette entrée en scène du personnage, quelle qu'ait été l'intention de Guillaume de Tudèle, met en opposition ce que nous pouvons appeler l'honneur seigneurial d'une part et la volonté de l'Église d'autre part. Par la donation de cette dernière, Montfort porte cette opposition en lui. Le récit de Tudèle le montrera à plusieurs reprises¹². Ceci n'a bien sûr pas échappé au lecteur extrêmement attentif que fut celui qui deviendrait le Continuateur anonyme de Guillaume de Tudèle. Et cet Anonyme va fonder l'évolution de son personnage de Montfort sur cette contradiction¹³ au point d'en faire celui, ainsi que nous

11. Cf. les précisions apportées par la fin de la laisse 35, v. 13-24 : *La Chanson...*, t. I, p. 86-89.

12. Et ce malgré les tentatives de Guillaume de Tudèle pour défendre la légitimité et la personne de Montfort. Cf. les laisses 36, 37, 38 et 40 (*ibid.*, t. I, p. 88-97 et 98-101), par exemple, au sujet de son installation à Carcassonne et de la mort de Trencavel ; cf. la laisse 57 (*ibid.*, t. I, p. 138-141), également, au sujet du traitement qu'il sait réserver aux dames.

13. Sur cette opposition entre le droit canon et le droit féodal et coutumier qui apparaît de manière encore plus forte chez l'Anonyme, cf. M. RAGUIN, *Lorsque la poésie fait le souverain...*, p. 135-177. Selon notre lecture, s'appuyant notamment sur la présence du terme « dezerit » présent au v. 17 de la laisse 34, ce passage de l'entrée en scène de Montfort

l'avons vu dans la double épitaphe qui salue sa mise en terre, par lequel la volonté de l'Église, en la majorité de ses représentants, se sépare de celle de Dieu.

La mort de Simon de Montfort, sous la plume du Continuateur anonyme, fut programmée au concile du Latran

Le pape pratique la bibliomancie avant de décider à qui attribuer les terres des comtes de Toulouse

C'est la personne du pape Innocent III elle-même que l'Anonyme choisit pour mettre en scène la séparation entre la volonté de l'Église, en la majorité de ses représentants, et celle de Dieu. Il la met en scène au cœur du long passage qu'il consacre au concile du Latran de 1215¹⁴. Ce passage est le moment où le pape, après avoir entendu les différentes requêtes des seigneurs et religieux en présence au sujet de l'attribution des terres des comtes de Toulouse à Simon de Montfort, se retire pour prendre sa décision. Ce passage est écrit de telle manière que, par bien des aspects, il constitue un reflet grossissant de l'entrée en scène de Montfort dans la *Chanson*. En effet, il ne s'agit plus désormais d'Arnaud Amauri, légat du pape Innocent III qui, en 1209, lui octroie les terres de Trencavel, neveu du comte de Toulouse, mais d'Innocent III lui-même qui doit, en 1215, statuer sur le fait de lui attribuer les terres des comtes de Toulouse. L'Histoire sait qu'il les lui attribuera ; l'Anonyme, écrivant son texte après la mort de Montfort, également. Or, voici comment il décide, à la laisse 147 que nous citons en entier eu égard à son importance centrale, de mettre en scène la prise de décision du pape :

L'Apostolis s'en intra del palaitz en un ort,
 Per defendre sa ira e per pendre deport.
 Li prelat de la Gleiza vengro a un descort
 Tuit denan l'Apostoli, per traire un bel conort,
 E encusan los comtes mot durament e fort :
 « Senher, si lor rens terra, nos em tuit demeg mort ;

laisse entendre que la question du dépouillement d'héritage est déjà présente dans l'esprit de Guillaume de Tudèle : *contra* A. BAMP, « La transition entre les deux parties... », p. 97.

14. Le concile du Latran de 1215 est traité de la laisse 143 à la laisse 152. L'Anonyme opère alors comme un ralentissement dans son récit, soulignant ainsi l'impact fondamental de cet épisode sur son cours. Au sujet de cet épisode, on se reportera également à l'analyse détaillée de M. RAGUIN, *Lorsque la poésie fait le souverain...*, p. 135-177 (p. 148-154 ; 162-165 ; 165-177). Dans notre analyse, nous mettons cependant l'utilisation de la bibliomancie – que nous définissons un peu différemment – et la mention de Merlin à une place plus fondamentale. Cf. *infra*.

Si la datz a-n Simo em gueritz e estort.
 – Baros », ditz l’Apostolis, « no-us pes, si m’en acort ».
 El a ubert un libre e conosc una sort
 Que-l senher de Tolosa pot venir a bon port.
 « Senhors », ditz l’Apostolis, « en aiso-m dezacort,
 Ses dreg e ses razo cum farei tant gran tort
 Que-l coms, qu’es vers catholics, dezerete a tort,
 Ni que-lh tolha sa terra, ni que son dreit trasport ?
 No-m par razos per far ; mas en aiso m’acort
 Qu’en Simos l’aia tota, car ais la i cofort,
 Ses d’orfes e de veuzas, dal Poi tro a Niort ;
 Aquela dels iretges, de Rozer trosc’al Port ».
 No i a prelat ni bisbe que no s’en dezacort.
 Aisi l’a autrejada al comte de Montfort ;
 Puis per aquela terra l’an a Tholoza mort,
 Don totz le mons alumna e Paratge es estort ;
 E, per la fe q’ieu-s dei, sap milhor a-n Pelfort
 Que a-n Folquet l’avesque¹⁵ !

Le fait que le Continuateur anonyme choisisse de faire pratiquer la bibliomancie – ou l’*apertio libri*¹⁶ – à Innocent III, juste avant de lui faire prononcer sa sentence au concile du Latran, peut sembler être de l’ordre de l’anecdote, un détail. Or, tout en nous offrant une très belle illustration de

15. *La Chanson...*, laisse 147, v. 1-24, t. II, (1957) 1972, p. 58-61 : « De son palais, le pape entre dans un jardin, pour combattre son irritation et se distraire. Les prélats de l’Église vinrent à un débat, en groupe, devant le pape pour obtenir de lui un bel encouragement et accusèrent violemment les comtes : “Sire, si tu leur rends la terre, nous sommes tous demi-morts ; si tu la donnes à messire Simon, nous sommes sains et saufs. – “Barons”, dit le pape, “ne vous déplaie, j’en délibère.” Ayant ouvert un livre, il reconnut par un sort que le comte de Toulouse pourrait arriver à bon port. “Seigneurs”, reprit le pape, “voici sur quoi je ne suis pas d’accord : comment, sans droit ni raison, commettrais-je l’injustice si grande de priver de son héritage le comte, qui est un catholique sincère, de lui confisquer sa terre et de transmettre à autrui ses droits ? Je ne vois pas de motif raisonnable pour faire cela ; mais je consens à ceci, que sire Simon ait toutes les terres des hérétiques, volontiers je les lui assure, excepté, toutefois, celles des orphelins et des veuves, du Puy jusqu’à Niort et du Rhône jusqu’aux Pyrénées”. Il n’y a ni prélat ni évêque qui ne soit d’avis contraire. C’est ainsi que la terre a été octroyée au comte de Montfort ; pour cette terre, par la suite, il a été tué à Toulouse ; à cause de quoi le monde entier resplendit et Parage fut libéré ; et, par la foi que je vous dois, cela fit plus de plaisir à messire Pelfort qu’à messire Foulque l’évêque ! »

16. La bibliomancie ou l’*apertio libri* prend sa source dans la rhapsodomancie antique consistant à se servir de phrases rencontrées au hasard dans des livres faisant autorité pour trouver une réponse à une question donnée : cf. A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire de la divination dans l’Antiquité*, t. I, Paris, 1879, p. 189-197 (p. 195-197). La christianisation de cette méthode entraîne l’utilisation du psautier ou de tout livre sacré : alors, le premier verset aperçu à l’ouverture du livre est considéré comme une réponse de Dieu. Cf. notamment K. BERNARD, *Les Livres de sorts occitans...* ; Ead., « Le Peire Roger de Peire d’Alvernha... ».

la tradition de la divination par le livre sacré (le psautier en général), qui était originellement utilisée par les hauts dignitaires religieux pour élire ou introniser leurs pairs¹⁷, déterminer une vocation religieuse¹⁸, trancher des questions d'État ou révéler des fautes cachées, ce qui est le cas dans la *Chanson*¹⁹, l'auteur fait de cet épisode un point névralgique très lourd de conséquences pour les principaux protagonistes de son œuvre, le point d'articulation entre l'entrée et la sortie de scène de Simon de Montfort. Il brosse par là même d'Innocent III un portrait saisissant²⁰ ; liant dès lors, par la prolepse qui termine la laisse, la décision du pape à la mort de Montfort²¹.

En effet, si le pape Innocent III tente de s'isoler un moment à l'heure de rendre la sentence du concile du Latran, c'est qu'il a besoin de consulter la Providence sur ce qu'il pense et ressent au fond de lui. Il se retrouve au cœur des débats opposant d'une part les partisans de Simon de Montfort (absent au concile) – les prélats d'une manière générale et l'évêque Foulque de Toulouse en particulier – et d'autre part ceux des comtes de Toulouse – notamment le flamboyant comte de Foix²² ; et il a devant les yeux les comtes eux-mêmes, le comte Raymond VI, qui a déjà attesté sa foi catholique en lui remettant ses terres, et surtout ce jeune comte, le futur Raymond VII, trop jeune au moment des faits pour en être reconnu coupable, et portant notamment en son sang la royauté de sa mère, Jeanne d'Angleterre, troisième ou quatrième épouse de Raymond VI et fille

17. Les apôtres ont désigné Mathias, le remplaçant de Judas, en ayant recours aux sorts : Ac, 1, 26. Cf. également G. HENDERSON, « Sortes Biblicae in Twelfth-Century England : the List of Episcopal Prognostics in Cambridge, Trinity College MS R.7.5 », dans D. WILLIAMS éd., *England in the Twelfth Century*, Woodbridge, 1990, p. 113-145 ; J.-P. BOUDET, *Entre Science et Nigromance. Astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (XII^e-XV^e siècle)*, Paris, 2006, p. 95.

18. Les sorts bibliques jouent, par exemple, un rôle essentiel dans l'engagement religieux de saint Augustin (AUGUSTIN, *Confessions*, VIII, 12.29) : cf. P. COURCELLE, « L'enfant et les "sorts bibliques" », *Vigiliae Christianae*, 7 (1953), p. 194-220.

19. Le pape est présenté comme devant faire un choix concernant l'attribution des terres du comte de Toulouse et comme voulant savoir si ce dernier est resté fidèle à la foi catholique. À ce sujet et, d'une manière générale, sur ce passage de la *Chanson*, cf. K. BERNARD, *Compter, dire et figurer...*, t. I, p. 77-82 et 663-669 ; *Les Livres de sorts occitans...*

20. Au sujet du traitement du pape dans la *Chanson*, cf. également M. RAGUIN, *Lorsque la poésie fait le souverain...*, p. 233-244.

21. Comme pour préparer à cette prolepse et lui donner plus d'impact, l'Anonyme fait, par une incise dans son récit, une première allusion à la mort possible de Montfort à cause des terres toulousaines, juste avant d'annoncer l'arrivée de Raymond VI de Toulouse et de son fils au concile du Latran, *La Chanson...*, laisse 142, v. 7-8, t. II, p. 36-37. Au sujet de ces vers qui, par ailleurs, en mentionnant également la mort du frère de Simon de Montfort, Guy, survenue en 1228, détermineraient que l'Anonyme aurait commencé son récit à partir de cette date, cf. notamment les références de la n. 5.

22. Cf. M. RAGUIN, *Lorsque la poésie fait le souverain...*, p. 142-156 pour le concile du Latran et, sur le clergé de la *Chanson* d'une manière générale, p. 213-356.

d'Aliénor d'Aquitaine et d'Henri II Plantagenêt²³. Au moment où il consulte le livre sacré, au cœur de ces débats, Innocent III redessiné par la plume de l'Anonyme, porte, en sa conscience de grand dignitaire ecclésiastique et de grande figure féodale, tous ces éléments fondateurs pour sa future décision qui doit déterminer si les terres des comtes de Toulouse reviendront à ces derniers ou seront données à Simon de Montfort. Le pape est présenté comme sachant déjà en son âme et conscience quelle décision est la plus juste²⁴ et, s'il consulte le livre sacré, c'est pour en avoir confirmation auprès de l'instance souveraine, la Providence. L'Anonyme, qui a à cœur de défendre les comtes de Toulouse, ne désigne pas le verset sur lequel le regard du pape s'arrête à l'ouverture du livre, mais précise que ce dernier y lit que « le seigneur de Toulouse » peut arriver à bon port, ce qui semble donc signifier qu'il n'a commis aucune faute envers Dieu et qu'il est en droit de garder ses terres.

Ainsi, l'Anonyme, en insistant davantage sur les conséquences de la lecture du livre sacré par le pape que sur ce qu'il y a effectivement lu, met en exergue le fait que l'interprétation du verset en fonction de ce qui occupe l'âme et la conscience du pape est plus importante que le verset lui-même : ce dernier a servi de support libérateur pour l'intime conviction du personnage²⁵. Et l'Anonyme, par ce biais, s'amuse à la faire se confondre avec la volonté de Dieu.

La *Chanson* relate des faits historiques dont le déroulement ne peut normalement être changé²⁶. Par l'épisode de la bibliomancie, le Continuateur anonyme fait du sort de Dieu un acteur majeur dans le déroulement des événements de la Croisade. Ainsi, il n'en change pas le cours mais en redéfinit les fondements, et peut-être même le sens, car cela lui permet de présenter une image pour le moins percutante du pape Innocent III. En effet, à la suite de cette révélation du sort, le pape, resté célèbre dans l'Histoire pour avoir appelé à la Croisade sur les terres de Toulouse, est présenté comme clairement en faveur des comtes de Toulouse et convaincu

23. Cf. particulièrement les débats du concile du Latran précédant le moment de l'*apertio libri* : laisses 143-146 de *La Chanson...*, t. II, p. 41-59.

24. Cf. *Ibid.*, laisse 143, v. 20-36, t. II, p. 42-43.

25. À ce sujet, cf. K. BERNARD, *Compter, dire et figurer...*, t. I, p. 77-82 et 663-669 ; *Les Livres de sorts occitans...* Notre analyse a en outre trouvé appui sur celle de P. Courcelle au sujet de la conversion de saint Augustin : « L'enfant et les "sorts bibliques"... ». Au terme de sa démonstration, p. 217-220, centrée sur le verset achevant la conversion de saint Augustin à la vie parfaite, P. Courcelle conclut : « Le verset tiré au sort ne stipulait nullement une conversion totale et immédiate. N'importe quel verset de saint Paul eût pris ce sens, étant donné l'état d'âme de celui qui lisait. »

26. Même si l'Anonyme, tout comme Guillaume de Tudèle, a mis certains faits et personnages en avant et en a mis en retrait ou édulcoré d'autres. Pour l'Anonyme, cf. notamment M. RAGUIN, *Lorsque la poésie fait le souverain...* ; pour Guillaume de Tudèle, cf. notamment la synthèse d'A. BAMPA, « La transition entre les deux parties... », p. 101-109.

de l'illégitimité de Simon de Montfort, bras armé de l'Église. Cependant, il est aussi présenté comme étant dans l'impossibilité d'entériner sur le champ la sentence du sort et sa conviction face à ses prélats et, d'une manière générale, face à l'assemblée constituant ce concile. À partir de la pratique de la bibliomancie, tout particulièrement, le pape apparaît comme évoluant dans la duplicité. Connaissant d'un côté ce qu'il considère comme la parole de la Providence, et acculé de l'autre par les prélats, principalement, le pape est conscient de son impuissance à faire valoir directement sa volonté et la volonté divine au sein même de son Église et des seigneurs croisés²⁷. Il choisit alors quelqu'un pour le faire à sa place, un élu. Cet élu est le futur comte Raymond VII et non Raymond VI pour lequel pourtant il avait consulté le sort. Grâce au pape, le personnage du fils finit par prendre toute son ampleur et par se détacher du personnage de son père. La jeunesse et les origines royales du jeune Raymond, conjugués à la sentence positive du sort concernant son père jouent fortement en sa faveur²⁸. Lors du concile du Latran, se met en place un croisement très habilement mené par le Continuateur anonyme : au pape, connaissant et partageant la volonté divine mais incapable de la faire entendre, s'oppose Foulque, l'intraitable évêque de Toulouse, imperméable à la volonté de Dieu mais écouté, tout particulièrement de la majorité des prélats²⁹ et de Montfort³⁰. À Simon

27. Cf. *La Chanson...*, laisse 148, v. 72-74, t. II, p. 66-73, laisse 149, p. 68-73, et tout particulièrement laisse 150, v. 1-4, p. 72-73. En outre, l'Anonyme prend soin de présenter le pape soumis, par peur, à son clergé dès le début du concile : cf. *Ibid.*, laisse 143, v. 33, t. II, p. 42. Nous notons, cependant, qu'E. MARTIN-CHABOT précise que le chroniqueur « Guillaume Le Breton [cf. *Œuvres de Rigord et de Guillaume Le Breton, historiens de Philippe-Auguste*. H.-F. DELABORDE éd., t. I, *Chroniques de Rigord et de Guillaume Le Breton*, Paris, 1882, p. 306] confirme que la majorité du concile se prononça contre la restitution de ses terres au comte de Toulouse, à laquelle Innocent III semblait enclin » (cf. *La Chanson...*, p. 73, n. 3). Ainsi l'Anonyme, sur ce fait, a pu forcer le trait pour jouer d'autant mieux avec les discours du pape et le sens de sa décision finale afin de servir son propos.

28. L'épisode de l'*apertio libri* est déterminant dans la représentation du jeune Raymond comme l'élu de Dieu. En effet, après l'épisode de la divination, le pape défend d'abord le père puisque c'est à son propos qu'il a consulté la Providence, puis son discours finit par se centrer sur le fils, le jeune comte. Le pape est conscient que ses prestigieuses origines et sa jeunesse (il était enfant au début de la Croisade) font de lui quelqu'un de naturellement légitime, quelqu'un dont la ferveur à se défendre sera d'autant plus grande que sera fort le sentiment d'injustice face à sa sentence en faveur de Montfort. Sur la perception du jeune comte au concile du Latran, cf. *Ibid.*, laisses 143-144, t. II, p. 40-49 ; laisses 149, 150, 151, t. II, p. 68-79. Au sujet du jeune Raymond VII de Toulouse (et de son père), nous renvoyons également à l'analyse de L. Macé dans ce numéro et à celles de M. RAGUIN, *Lorsque la poésie fait le souverain...*, p. 169-177 et p. 417-450 (qui traitent de la dimension christique des Raimondins).

29. Certains ecclésiastiques, dont ceux venus d'Angleterre, se détachent de la masse des prélats en prenant le parti des comtes de Toulouse mais ils font figure d'exception : cf. la référence de la n. 22.

30. Foulque de Marseille est un personnage des plus singuliers. Le portrait qui en est fait dans la *Chanson* impressionne fortement car l'Anonyme en fait le parangon de la trahison,

de Montfort, considéré comme le justicier de l'Église par la majorité des prélats, s'oppose, en la personne du futur Raymond VII, celui qui est aimé de Dieu et qui est désigné pour rendre sa justice par le truchement de la voix du pape³¹.

Ce jeu de reflets et de contre-reflets articulé par l'ouverture du livre sacré trouve son pendant dans un jeu de résonances fondé sur les mots traduisant la sentence du sort ; jeu de résonances faisant lui-même écho à la prolepse concluant la laisse 147. L'auteur réemploie l'expression « venir a bon port », exprimant que le pape interprète le verset en faveur du seigneur de Toulouse, avant et après ce moment charnière du texte, à des moments si stratégiques que ce ne peut être le fruit du hasard³².

L'auteur prend soin d'employer cette expression dès l'arrivée de Raymond VI de Toulouse et de son fils à Rome pour le concile du Latran³³.

pour ne pas dire du mal. Troubadour dans la première partie de sa vie, il entra ensuite en religion et finit évêque de Toulouse. Il choisit d'être l'ardent complice de Simon de Montfort dans ses conquêtes. L'Anonyme brosse, par le truchement du comte de Foix, une fracassante biographie de l'évêque au terme de laquelle il est qualifié d'Antéchrist. Cf. *La Chanson...*, laisse 145, v. 60-78, t. II, p. 52-55. Il fait figure d'antipape. Sur le personnage, cf. M. RAGUIN, *Lorsque la poésie fait le souverain...*, p. 142-148 et 318-351.

31. L'Anonyme, au fil de son texte, va pousser l'ironie de ce croisement plus loin encore : lors des discussions autour des combats, les hommes d'Église entourant Montfort le poussent généralement à l'assaut et au massacre tandis que ses plus proches compagnons d'armes – notamment son frère Guy et Alain de Roucy – l'incitent grandement à se refréner, à se mesurer, à considérer les commandements du Ciel et que Dieu n'est pas de leur côté mais de celui des Toulousains. Cette répartition des discours mise en place par l'Anonyme souligne encore ce qu'il a installé au concile du Latran : la volonté de l'Église symbolisée par celle de la majorité de ses représentants n'est pas celle de Dieu traduite par la voix du pape dont les propos des plus proches compagnons de Montfort se font l'écho. Par là même, l'Anonyme renvoie encore à l'entrée en scène de Simon de Montfort où les valeurs féodales et chevaleresques ne semblaient pas pouvoir s'accorder avec la volonté de l'Église. Dieu est, selon l'Anonyme, du côté des valeurs seigneuriales portées par Toulouse, pas du côté des ambitions de cette Église qui a appelé à la croisade contre elle. Cf. *La Chanson...*, laisse 170, v. 1-21, t. II, p. 194-195, et laisse 189, v. 15-52, t. III, p. 26-31, par exemple. Cf. également G. GOUIRAN, « Français contre Montfort... », p. 281-305 (p. 287-291 ; 294-305), et M. RAGUIN, *Quand la poésie fait le souverain...*, p. 400-416 et 557-564.

32. Bien sûr, on pourra objecter que l'expression « venir/ichir/arribar a/en bon port » peut être considérée comme courante. Cependant, dans la *Chanson*, elle n'est employée que trois fois, aux moments ci-après mentionnés, ce qui nous a confortée dans notre analyse.

33. *La Chanson...*, laisse 142, v. 9-15 (v. 11-12), t. II, p. 36-39 : « Ar tornem al pros comte, que-s n'es anatz faiditz ; / Per terra e per mar a trop estant marritz ; / Mas, cum que sia fag, Dieus e Sant Esperitz / Lh'a fait tan de miracle qu'es a bon port ichitz. / Ques el e son pauc filh, de mainada escaritz, / S'en son intratz en Roma, on se so congautzitz : / Latis a dig a l'autre que Dieus lor sia guitz » (« Revenons maintenant au vaillant comte, qui s'en est allé faidit [dépossédé de sa terre] ; sur terre et sur mer, il a été durement éprouvé ; mais, malgré tout, Dieu et le Saint-Esprit lui ont fait la grâce qu'il puisse arriver à bon port. Lui et son jeune fils, très dépourvus d'escorte, sont entrés dans Rome ; ils s'en sont félicités l'un l'autre, en se souhaitant d'avoir Dieu pour guide »). En outre, ces vers suivent immédiatement la première mention de la mort à venir de Montfort : cf. n. 21.

Si l'on s'en tient aux seules données matérielles de la sentence du concile, on ne peut certes pas dire que Rome soit effectivement le bon port pour les comtes Raymond puisque, comme on le sait, leurs terres seront attribuées à Simon de Montfort par le pape. Cependant, si l'on tient compte des conséquences de ladite sentence, à savoir la mort de Montfort, en 1218, au siège de Toulouse, on peut dire, effectivement, que Rome était pour les comtes Raymond le bon port qui leur permettrait de reconquérir Toulouse, point névralgique de la Croisade, ultime port de la reconquête des comtes et de la conquête de Simon. Il est donc significatif que, plusieurs lisses après celles du concile du Latran, l'Anonyme fasse dire à Simon, devant Toulouse qui le tient résolument en échec, qu'il voit s'éloigner son bon port à l'heure même où il croyait y être arrivé. Nous sommes entre la fin de l'année 1217 et le début de l'année 1218, quelques mois avant sa mort :

« – Senher », so ditz lo coms, « cent merces e mil gratz !
 Mas no s'es meravilha s'ieu posc esser iratz
 Car en ta pauca d'ora soi aisi mescabat
 Que tant vei de mos homes de mortz e de nafratz
 Que lo sens e-l coratges e-l talant m'es camjatz.
 Car ieu cujava estre en bon port arribatz
 Ez ei ferit en l'onda on estau perilhatz ;
 E fas me meravilha en quin pung fui fadat
 Car en tant pauca d'ora m'es l'astres cambiatz
 Que so qu'ieu me cujava es ros e vanitat ;
 Per que-m dobla la ira e cug estre encantatz,
 Car una gens vencuda nos an totz raüzatz »³⁴.

L'Anonyme, qui avait insisté sur l'expédition terrestre et maritime de Raymond VI et de son fils avant leur arrivée à Rome, fait ici de l'expédition en mer une métaphore destinée à souligner, outre le lien entre les deux

34. *Ibid.*, laisse 190, v. 12-23, t. III, p. 36-37. Simon de Montfort s'adresse à l'archevêque d'Auch qui essaye de le rassurer : « – “Monseigneur”, répondit le comte, “merci cent et mille fois ! Mais il n'y a pas à s'étonner s'il m'arrive d'être affligé parce qu'en si peu de temps j'éprouve un tel échec, qu'en voyant tant de mes hommes tués et blessés mon esprit, mon cœur et ma volonté se sont altérés. Alors que je me croyais arrivé à bon port, me voici lancé sur les flots, où je suis en péril ; et je me demande tout surpris en quel “point” s'est formée ma destinée, puisqu'en un temps si court ma chance a tourné et que ce que je me croyais acquis n'est que rosée et chose vaine ; aussi mon chagrin croît et il me semble être ensorcelé, parce qu'une troupe de vaincus nous a tous tenus en échec” ». Selon nous, ce « point » dont Montfort parle ne désigne pas, ainsi que l'interprète E. Martin-Chabot, le point de sa naissance (*ibid.*, n. 1, p. 37), sinon il n'insisterait pas autant sur l'impression qu'il a que sa chance a tourné en si peu de temps : « en tant pauca d'ora m'es l'astres cambiatz » (v. 20). Cette impression est exprimée très régulièrement dans les plaintes de Montfort, de même que le sentiment d'avoir été ensorcelé : cf. *infra*.

événements, combien Rome est le point central qui fit amorcer à Simon de Montfort un mouvement rétrograde au profit d'une avancée significative des comtes de Toulouse³⁵. Pour accentuer ce point de retournement, l'Anonyme, dans cette même réplique, fait s'interroger Simon sur le moment précis qui fit changer son destin, qui fit que Dieu et son étoile l'abandonnèrent en si peu de temps, et si radicalement, que cela lui donne la sensation d'être ensorcelé.

L'Anonyme s'emploie également à donner à Simon de Montfort la confuse intuition de ce point précis de retournement, en 1216, dès le début de sa débâcle, à Beaucaire, quand le jeune Raymond, revenant de Rome, devient son plus terrible adversaire. Ce discours de Simon de Montfort, face à ses amis intimes, aux évêques et aux nombreux abbés qui l'accompagnent, renforce encore l'impact de la sentence du sort et de celle du pape Innocent III³⁶ sur son destin :

« Senhor », so ditz lo coms, « entendetz e gardatz
Com yeu soi de Proensa issitz desheretatz,
E vei estar mos homes perdutoz e perilhatz ;
Que-m combat lo coms joves, car es outra cujatz,
Que pos issit de Roma s'es aitant enansatz
Que m'a tutta ma terra e-s pren mas eretatz ;
E s'ara-m tol Belcaire, eu soi tant abaichatz
Que tota l'autra terra mi sembra paubretatz.
Car per Santa Glieiza es l'afars comensatz,
Si la Glieiza m'omblida, eu soi tant mescabatz
Que no poirai defendre ni rendas ni percatz »³⁷.

35. Quand on sait que, dans les faits relatés dans l'*Hystoria/Historia albigensis* de Pierre des Vaux-de-Cernay, Simon de Montfort pratiqua lui-même la bibliomancie avant de décider de participer à la Croisade albigeoise, et quand on considère l'importance que le chroniqueur accorde à cet épisode (cf. M. ROQUEBERT, *Simon de Montfort...*, p. 80-86, en part. p. 82-84), le caractère fondamental que l'Anonyme, dans sa *Chanson*, s'ingénie, selon nous, à accorder à la « bibliomancie papale » sur le sort de Montfort résonne comme un étrange écho sur lequel nous nous pencherons peut-être dans une autre étude. Sur la question du miracle et du signe divin dans ces deux textes, cf. notamment, J.-R. VALETTE, « Le miracle aux frontières du sens : hérésie et orthodoxie dans l'*Historia Albigensis* et dans la *Chanson de la Croisade albigeoise* », dans J. DUFOURNET éd., *Si a parlat par moult ruiste vertu. Mélanges de littérature médiévale offerts à Jean Subrenat*, Paris, 2000, p. 533-544.

36. Soulignons d'ailleurs que l'auteur anonyme fait advenir la sentence du pape Innocent III au-delà de sa mort (1216). Simon de Montfort connaît ses plus grandes défaites et meurt sous le règne d'Honorius III. Cela dit, l'Anonyme dans son récit indifférencie Innocent III et Honorius III. Sur la réunion des deux papes en une seule figure, cf. M. RAGUIN, *Lorsque la poésie fait le souverain...*, p. 233-244.

37. *La Chanson...*, laisse 162, v. 8-18, t. II, p. 142-143 : « Il dit : “Seigneurs, écoutez et considérez comment je suis expulsé de la Provence et vois mes hommes périr et être en danger. Le jeune comte me fait la guerre, car il est outrecuidant ; depuis qu'il est parti

L'Anonyme tisse un jeu d'échos de laisse en laisse, de vers en vers, pour souligner combien le concile du Latran est le moment charnière où Innocent III orchestra admirablement, porte-parole de la Providence, le destin des comtes de Toulouse et de Simon de Montfort. Cet entrelacs de mots révèle qu'à Rome les mots du livre sacré et ceux du pape, qui en sont le corollaire, signèrent finalement le maintien de Toulouse en la puissance des comtes Raymond, en même temps que la dépossession et la mort de Simon de Montfort.

La sentence finale du pape, Merlin et la pierre de Dieu

En effet, au-delà de la décision de donner les terres à Simon, la sentence finale prononcée par le pape au concile du Latran laisse entrevoir qu'il sait que sa décision ne peut que provoquer la révolte des Raymond et qu'attiser leur haine contre Montfort, ce qui a de grandes chances de provoquer sa défaite et sa mort³⁸. En écho parfait à la prolepse qu'il a mise en place à la fin de la laisse 147, l'Anonyme présente donc, dès la laisse 150, un pape Innocent III pleinement conscient de décider, en favorisant en apparence Simon, de l'envoyer droit à la mort, aux portes de Toulouse, et de faire du jeune Raymond et de son père des vainqueurs qui, selon la sentence du sort, arriveront effectivement à bon port.

« – N'abas », ditz l'Apostolis, « eu no i posc al res faire :
 Cascus dels meus prelatz es contra me dictaire,
 Per qu'ieu dins e mon cor soi cubertz e celaire
 Que-l sieu nebot no trop amic ni amparaire ;
 Mas eu ai mantas vetz auzit dir e retraire :
 Hom joves ab bon cor, can sab dar ni mal traire
 Ni es be afortitz, recobra son repaire.
 E si l'efans es pros, ben sabra que deu faire ;
 Car ja no l'amara lo coms de Montfort gaire,

de Rome, il a fait de tels progrès que voici qu'il m'a enlevé ma terre et s'empare de mes domaines. Si maintenant il me prend Beaucaire, c'est pour moi une si grande humiliation que tout ce qui me restera de terre me semble une misère. Puisque c'est la sainte Église qui a mis en train l'affaire, si elle m'abandonne, je suis si fort déchu qu'il me sera impossible de rien préserver des revenus et des terres conquis" ».

38. En outre, selon notre lecture, les mentions du pape après le concile du Latran (il ne s'exprimera plus directement) souligneront de différentes manières combien, eu égard aux mots prononcés au concile, sa décision d'attribuer les terres des Raymond à Simon peut paraître injuste, révoltante et lâche et combien la faveur accordée à Simon peut paraître lourde à porter pour le personnage et félonne vis-à-vis de lui comme du rôle que devrait tenir l'Église ; ce qui n'améliore pas le portrait du pape et ajoute encore à la duplicité et à la faiblesse que l'Anonyme entend donner à son caractère. Sur le relevé des mentions du pape après le concile du Latran, cf. M. RAGUIN, *Lorsque la poésie fait le souverain...*, p. 234-242.

Ni no-l te per so filh, ni el lui per son paire.
 Car be o vit Merlis, que fos bos devinaire,
 Qu'encar vindra la peira e cel que la sap traire
 Si que per totas partz auziretz dir e braire :
 Sobre pecador caia !

*

Sobre pecador caiha ! E Dieu aquel ne gar
 Que deu tenir la terra e l'autre desampar³⁹ ! »

Il apparaît ainsi clairement qu'en favorisant en apparence et à contrecœur Montfort, Innocent III ne fait que le désavantager et met finalement en place les fondements de la reconquête de Toulouse par son héritier légitime. En faisant référence à cette prophétie de Merlin, selon laquelle la pierre tombera sur le pécheur illégitime⁴⁰, il désigne sans détour le jeune comte de Toulouse comme l'élu de Dieu, et Simon de Montfort comme l'imposteur qui périra par la pierre du Tout-Puissant. Le Continuateur de la *Chanson* se plaît d'ailleurs à souligner l'importance de cette prophétie de Merlin en lui donnant un écho dans les plaintes farouches

39. *La Chanson...*, t. II, laisse 150, v. 33-46 [v. 35, nous avons corrigé « e » en « e »], et laisse 151, v. 1-2, t. II, p. 76-78. Le pape s'adresse à Hugues, second abbé du monastère de Bewley (comté de Southampton) (cf. n. 29), mandaté par le roi d'Angleterre, Jean sans Terre, qui, nous le rappelons, est le frère de Jeanne d'Angleterre, mère de Raymond VII : « – “Sire abbé”, répartit le pape, “je n'y puis rien faire de plus : chacun de mes prélats opine contre moi ; aussi mes sentiments je les refoule et cache dans mon cœur, puisque son neveu ne trouve ici ami ni défenseur. Mais j'ai souvent ouï dire et raconter qu'un homme jeune doué de courage, quand il sait être généreux et supporter la souffrance et qu'il a assez d'énergie, recouvre la demeure de ses ancêtres. Si cet enfant est valeureux, il saura bien ce qu'il doit faire, car, certes, le comte de Montfort ne l'aimera guère et ne le tiendra pas pour son fils, ni lui ne le tiendra pour son père. Aussi Merlin, qui fut un bon devin, a-t-il bien prévu qu'ensuite viendra la pierre, et celui qui sait la lancer, tandis que de tous côtés vous entendrez dire et crier : Qu'elle tombe sur le pécheur ! * Qu'elle tombe sur le pécheur ! Et que Dieu protège le légitime possesseur de la terre et qu'il abandonne l'autre !” » ». Cf. n. 41.

40. E. Martin-Chabot précise que cette prophétie, qui n'est pas chez Geoffroy de Montmouth, se trouve publiée (en 1498) par A. Vérard en appendice au *Roman de Merlin* de Robert de Boron (f. 64v) : elle concerne un géant puni ainsi par Dieu pour avoir, selon les versions, assiégé Jérusalem ou Narbonne. Il renvoie à L. A. PATON éd., *Les Prophecies de Merlin, edited from Ms. 593 in the bibliothèque municipale of Rennes*, New York/Londres, 1926, t. I, p. 130 (cf. *La Chanson...*, n. 7, p. 77-79). Au sujet de cette prophétie dans la *Chanson*, cf. également n. 14, et C. DANIEL, *Les Prophéties de Merlin et la culture politique (XII^e-XIV^e siècles)*, Turnhout, 2006, p. 343-344 ; et, pour les prophéties de Merlin en général, N. KOBLE, *Les Prophéties de Merlin en prose : le roman arthurien en éclat*, Paris, 2009.

de Simon de Montfort réagissant à l'entrée victorieuse de Raymond VI dans Toulouse⁴¹, entrée préfigurant celle du jeune comte⁴² :

« Er torna en aventura ; cant cugei estre fis
 Que ja mais mal ni guerra ni trebalh no sufris
 Mas cant sol de Proensa e que la comqueris
 E totz mos enemics abaiches e delis
 E governes mas terras e que tant m'enrequis,
 O per grat o per forsa, que cascus m'obezis
 E ames Santa Glieiza e Jhesu Crist servis.
 Ara no sai que-m diga ni qui m'a sobrepris
 Car de las maravilhas que recomta Merlis
 A mi don'a vejaire qu'el ne sia devis.
 Anc no cugei vezer que mos sens perteris ;
 Car ieu cuidava estre ben certas e ben fis
 Que fos lo coms Ramons intratz mest Sarrazis
 O en las autras terras, que ja mais sa no'l vis.
 Ara vei que s'alumna e ques avia mespris,
 Que ab petita companha s'es el capdolh asis
 E defen e contrasta e dampna e s'afortis
 Am la gen contradita que-m destrui e m'aunis »⁴³.

41. E. Martin-Chabot fait cesser le discours du pape juste avant la référence à la prophétie de Merlin afin de l'attribuer à l'auteur-narrateur. Cependant, rien n'indique dans le texte que ce ne soit pas le pape en personne qui prononce cette prophétie ; au contraire, le fait que Simon de Montfort lui-même ait l'intuition que celui qui lui a jeté un mauvais sort est capable de deviner les prophéties de Merlin (cf. citation) confirmerait que c'est la voix du pape qui clame cette prophétie. À moins que le Continuateur n'ait poussé la subtilité du jeu jusqu'à vouloir, dans ce passage précis, indifférencier sa voix de celle du pape afin de (se) donner le sentiment d'avoir contribué également à la perte de Montfort ; désir cathartique, peut-être... Cf. également les remarques de M. Raguin au sujet de la possible intégration de la prophétie au discours du pape, *Lorsque la poésie fait le souverain...*, p. 165.

42. L'arrivée du jeune comte, nommé par le peuple de Toulouse le « senher dreituriers/ seigneur légitime », est annoncée à la laisse 198, v. 10-12, t. III, p. 126-127, et a effectivement lieu à la laisse 201, v. 45-77, t. III, p. 162-165, juste avant le combat où Simon de Montfort trouvera la mort. Sur ces passages de la *Chanson*, cf. M. RAGUIN, *Lorsque la poésie fait le souverain...*, p. 417-444.

43. *La Chanson...*, laisse 194, v. 1-18, t. III, p. 80-81 [v. 16, nous avons corrigé « e-l » en « el »] : « Maintenant la situation devient critique ; au moment où je me croyais assuré que je n'aurais plus à souffrir ni mal ni guerre ni tracas, excepté au sujet de la Provence [Le jeune comte a mis en mouvement la reconquête de ses terres depuis la Provence (en présence de son père) et avec la prise de Beaucaire (sans son père parti en Espagne)], et que je la conquerrais, et que j'abattrais et anéantirais tous mes ennemis, que je gouvernerais mes terres et que je deviendrais si puissant que chacun, de gré ou de force, m'obéirait, aimerait la sainte Église et servirait Jésus-Christ. Maintenant je ne sais quoi me dire ni qui m'a ensorcelé, parce qu'il me semble que celui-là devine les merveilles racontées par Merlin. Je n'aurais jamais cru que je m'abuserais à ce point ; en effet, je croyais être bien sûr et certain que le comte Raymond avait pénétré chez les Sarrasins ou dans quelque autre pays ; que je ne le reverrais plus jamais

Cette nouvelle corrélation entre les mots prononcés au concile du Latran et ceux de Simon de Montfort ne peut être fortuite⁴⁴. Elle vise à asseoir cette lourde atmosphère providentielle qui pèse sur ses épaules, une atmosphère ainsi tissée qu'elle montre Simon de Montfort écartelé entre ce qu'il sent confusément comme étant la vérité, autrement dit sa disgrâce auprès de Dieu, et ce qu'il croit être son destin, servir l'Église et conquérir Toulouse. La prophétie de Merlin – cette pierre qui s'abat sur l'imposteur – ressemble fort à un sort que le pape, porte-parole de la Providence sous la plume de l'Anonyme, aurait jeté à celui qui n'est plus reconnu comme digne de défendre la cause de Dieu. Ainsi, la mort de Simon de Montfort, en 1218, provoquée effectivement par une pierre, apparaît comme la résultante directe des mots prononcés lors du concile du Latran par ce pape :

Ac dins una peireira, que fe us carpenters,
 Qu'es de Sent Cerni traita la peireira el solers
 E tiravan las donas e tozas e molhers.
 E venc tot dreit la peira lai on era mestiers
 E feric si lo comte sobre l'elm, qu'es d'acers,
 Que-ls olhs e las cervelas e-ls caichals estremiers
 E-l front e las maichelas li partic a cartiers ;
 E-l coms cazec en terra mortz e sagnen e niers⁴⁵.

En précisant dans ses vers que la pierre est venue frapper Simon « tout dreit [...] lai on era mestiers », « tout droit [...] là où il fallait », directement là où c'était nécessaire, l'Anonyme souligne que ce moment est la réalisation même de la prophétie énoncée au concile du Latran. Cette pierre, moins dirigée par les femmes que par une force invisible, est la pierre de Dieu dont le mouvement fut initié bien en amont par la voix du pape Innocent III⁴⁶.

par ici. Et maintenant je le vois reprendre sa splendeur et je m'aperçois que je m'étais trompé, puisqu'avec une troupe peu nombreuse il s'est installé dans sa capitale, qu'il se défend et résiste, qu'il inflige des pertes et s'affermir, aidé par les rebelles qui causent ma ruine et mon déshonneur ».

44. Nous soulignons que la mention du personnage de Merlin n'apparaît que ces deux fois dans la *Chanson*.

45. *La Chanson*..., laisse 205, v. 122-129, t. III, p. 206-209 [v. 123, nous avons corrigé « e-l » en « el »]. « Il y avait dans la ville un pierrier construit par un charpentier, et ce pierrier fut traîné depuis Saint-Sernin jusque sur la plate-forme ; c'étaient des dames, des jeunes filles et des femmes mariées qui le manœuvraient. Et la pierre vint tout droit là où il fallait ; elle frappa le comte sur son heaume d'acier si fortement qu'elle lui mit en morceaux les yeux, la cervelle, les dents supérieures, le front et les mâchoires ; et le comte tomba à terre, mort, ensanglanté et livide. »

46. Cf. n. 36.

Le souffle tragique de la *Chanson* et le Continuateur anonyme

L'auteur anonyme fait de l'épisode de l'*apertio libri* un point d'ancrage dans la *Chanson*, point d'ancrage autour duquel il tisse un réseau de résonances de façon à procurer à ses personnages un nouveau statut ou une nouvelle aura. Par la dimension providentielle dont son personnage du pape est la voix, l'auteur offre à Simon de Montfort, tout particulièrement, une ampleur singulière en faisant de lui un personnage tragique aveuglé par ce qu'il croit être son destin – être le bras armé de l'Église, tenir les terres des comtes de Toulouse – et si ébahi face aux signes inéluctables du Ciel à son encounter qu'il ne peut qu'en mourir. La dernière longue tirade que l'Anonyme prête à Simon de Montfort est le point paroxystique de la longue série de plaintes proférées par le personnage à chacun de ses échecs depuis sa défaite à Beaucaire⁴⁷. Cette tirade de Montfort est prononcée au moment où, dans un énième assaut contre Toulouse, il voit la destruction de sa machine de guerre – la chatte – par le trébuchet des Toulousains. Cette destruction de sa machine de guerre par des pierres est bien sûr le signe de sa mort imminente par le même procédé⁴⁸ :

E lo coms de Montfort es tan fel et iratz,
 En auta votz escrida : « Dieus ! per que m'aziratz,
 Senhors », so ditz lo coms, « cavalers, esgardatz
 Esta dezaventura ni com soi encantatz !
 Quez ara no-m val Glieiza ni saber de letratz
 Ni no-m ten pro l'avesques ni no-m val lo Legatz

47. Il est très significatif de constater que l'Anonyme, voulant souligner combien son personnage de Simon de Montfort reste prisonnier de l'idée qu'il se fait de son destin, s'ingénie à lui faire répéter quasi à l'identique, action après action, les mêmes plaintes. Le caractère obsessionnel qu'il donne à son personnage, cette impossibilité d'évoluer qu'il lui attache fait qu'il nous le présente plusieurs fois aux portes de la folie et de la mort. Ironiquement, l'Anonyme lui fait plusieurs fois demander à Dieu ou à Jésus, de vaincre, quitte à ce que tout soit détruit, ou de mourir. Outre les passages des laisses 162, 190 et 194 cités dans le corps de cet article, nous renvoyons également à nouveau (*cf.* n. 31) à la laisse 170, v. 8-15, t. II, p. 194-195, et à la laisse 189, v. 21-31, t. III, p. 26-29. Nous ajoutons également les passages suivants : *Ibid.*, laisse 190, v. 47-52, t. III, p. 38-39, et v. 132-137, t. III, p. 46-47, laisse 195, v. 128-139, t. III, p. 102-103. *Cf.* également à ce sujet G. GOUIRAN, « Français contre Montfort... », p. 291-294.

48. L'Anonyme fait en sorte de donner à plusieurs faits l'envergure d'avertissements du Ciel préfigurant la mort de Montfort lors du siège de Toulouse : la blessure de son fils (*La Chanson*..., laisse 189, v. 16-25, t. III, p. 26-31) ; la noyade de son cheval et le fait que lui-même y échappe de peu (laisse 190, v. 148-156, t. III, p. 46-49) ; la chute de sa bannière lors de l'entrée de Raymond VII dans la ville (laisse 201, v. 50-55, t. III, p. 162-163) ; et aussi, après la destruction de la chatte, la blessure du cheval de son frère qui précède de peu celle de ce dernier et sa mort à lui (laisse 205, v. 108-124, t. III, p. 204-207). Sur la question du miracle et du signe divin, *cf.* la référence de la n. 35.

Ni no-m te pro valensa ni no-m val ma bontatz
 Ni no-m tenon pro armas ni sens ni larguetatz
 Qu'ieu per fust o per peira no sia rahuzatz !
 Car ieu cujava estre tant be aventuratz
 Que per aquesta gata fos preza la ciutatz,
 Ara no sai qu'en diga ni re no sai qu'en fatz »⁴⁹.

Cette ultime longue plainte de Montfort est l'expression furieuse et désespérée, définitive, de son impuissance et de son incompréhension face à ce qu'il subit. Coupable d'hybris, il croyait servir Dieu en servant l'Église et ses intérêts. Mais sous la plume de l'Anonyme, la volonté de Dieu n'est pas celle de ce clergé qui le pousse à combattre et Simon ne comprend qu'au dernier moment combien les religieux qui l'entourent, combien tout ce qu'il est, ne lui servent à rien. Par le style et le rythme des vers – les vers 31 à 34 surtout – de ce passage, le Continuateur anonyme renvoie au portrait du personnage lors de son entrée en scène dans le récit de Guillaume de Tudèle en même temps qu'il annonce l'épithaphe qu'il lui composera, lui⁵⁰. La boucle est bouclée. Les tout derniers mots prononcés, juste avant l'impact de la pierre, par Montfort dans la laisse 205, mots adressés à son frère qui vient d'être blessé, sont qualifiés par l'Anonyme d'*aversers*, d'impies. Une part de lui-même en est venue à condamner Dieu⁵¹.

49. *Ibid.*, laisse 204, v. 27-38, t. III, p. 188-189 : « Aussi le comte de Montfort est-il si irrité et si furieux et s'écrie-il à haute voix : “Mon Dieu ! Pourquoi m'avez-vous en haine ? Seigneurs, chevaliers”, dit le comte, “voyez cette male chance et comme je suis ensorcelé ! À présent ni l'Église ni le savoir des clercs ne me sont d'aucun secours, ni l'évêque ni le légat ne me sont d'aucune utilité, ni ma vaillance ni mon mérite ne me servent de rien ; ni les armes, ni l'intelligence, ni les dépenses ne servent à m'éviter d'être tenu en échec par du bois ou des pierres ! Parce que je croyais avoir de bonnes chances que, grâce à cette chatte, la ville serait prise, maintenant je ne sais plus qu'en dire et ne sais pas quoi faire” ».

50. Le fait que l'Anonyme fasse cesser son récit seulement quelques laisses (laisse 214) après la double épithaphe de Montfort (laisse 208) peut ajouter encore à la dimension tragique que ce personnage donne à la *Chanson*. Simon mort, l'Anonyme perdrait-il une partie de son souffle ? Cette analyse du personnage de Montfort dans la *Chanson* nous a d'ailleurs engagée à la création, en 2013, d'une lecture musicale *Lo cant de Monfort/Le chant de Montfort* avec la collaboration du compositeur Luc Lainé et du comédien et metteur en scène Matthieu Boisset de la compagnie Dies Irae : [<http://ciediesirae.free.fr/Recherches,%20collaborations.htm>].

51. *La Chanson...*, laisse 205, v. 116-120, t. III, p. 204-207 : « E·l coms venc a so fraire, que·lh era plazentiers, / E dechen a la terra e ditz motz aversers ; / “Bels fraire”, dit lo coms, “mi e mos companhers / Ha Dieus gitatz en terra et ampara·ls roters ; / Que per aquesta plaga·m farai ospitalers !” » ; « Le comte se dirigea vers son frère, qui lui était cher, mit pied à terre et prononça des paroles impies. “Beau-frère”, dit le comte, “moi et mes compagnons, Dieu nous a jetés à bas et protège les routiers. À cause de cette blessure, je me ferai frère hospitalier !” » Avant ces mots-là, Montfort, dans un ultime écho à ses nombreuses plaintes (cf. n. 47), demandera à Jésus, au moment de la messe qu'il écoute avant de partir au combat, de vaincre ou de mourir, mais ses mots, cette fois, sonnent comme le glas : *ibid.*, laisse 205, v. 84-86, t. III, p. 202-205 et n. 1, p. 204.

En outre, en mettant le pape Innocent III qui appela à cette Croisade au cœur de son jeu rhétorique et narratif, l'Anonyme incite ses lecteurs-auditeurs à penser que c'est lui qui a influencé le destin des grandes personnalités de la Croisade albigeoise, mais de façon inverse par rapport à ce que peuvent laisser penser les événements historiques. En intégrant la pratique de la bibliomancie et l'image de la Providence, et en jouant sur les mots qu'elles révèlent ou font dire, l'auteur crée une surprise là où elle aurait dû ne pas exister et donne ainsi au récit des événements un autre souffle, une autre tension dramatique, dont un des enjeux est bien sûr, nous l'aurons compris, de constituer un des ressorts contribuant à fustiger, en la majorité de ses représentants, l'Église de son temps⁵².

Katy Bernard – Université Bordeaux Montaigne, EA 4195 TELEM

52. Nous précisons d'ailleurs qu'une des fonctions de l'intégration de la bibliomancie au sein du roman de *Flamenca* est, également, même si c'est dans une moindre mesure, de se jouer de l'habit religieux et de l'Église ; cf. K. BERNARD, « Le Peire Roger de Peire d'Alvernha... », et n. 2.

Simon de Montfort, héros tragique de la *Chanson de la Croisade albigeoise* : quand le Continuateur anonyme de Guillaume de Tudèle fait du pape Innocent III l'artisan de la mort de Montfort

Quand, dans la *Chanson de la Croisade albigeoise*, la pierre vient ôter la vie à Simon de Montfort, elle semble être le point ultime d'un déroulement inéluctablement orchestré par la Providence divine depuis le concile du Latran. Par la mise en scène du pape Innocent III pratiquant la bibliomancie et un jeu subtil de répétitions et de résonances au cœur du texte, le Continuateur anonyme fait du concile du Latran le point où le destin de Simon de Montfort bascule : quoique bras armé de l'Église et, dans les faits, favorisé par elle, il est montré comme étant désavoué de Dieu et du pape au profit des Raymond de Toulouse. Dès lors, l'Anonyme met en place un conflit inextricable entre la volonté de la Providence divine, celle des représentants de l'Église et celle de Simon de Montfort, offrant à ce dernier l'envergure d'un héros tragique.

Bibliomancie, *Chanson de la Croisade albigeoise*, Innocent III, pape, prophétie de Merlin, Simon de Montfort.

Simon de Montfort, Tragic Hero of the *Song of the Albigensian Crusade*: When the Anonymous Continuer of Guillaume de Tudèle's Work Makes Pope Innocent III the Architect of Montfort's Death

When the fateful (and fatal) rock comes down on Simon de Montfort in the *Song of the Albigensian Crusade*, it appears to be the culmination of an ineluctable series of events orchestrated by divine Providence since the council of the Lateran. By depicting Pope Innocent III engaging in bibliomancy, and introducing a subtle web of repetitions and resonances running through the text, the anonymous author of the continuation identifies the council of the Lateran as the tipping point of Simon de Montfort's destiny: despite acting as the military representative of the Church, and thus supposedly operating with its favor and support, he is shown to be abandoned by both God and the Pope in favor of Raymond de Toulouse. From this starting point the author establishes an inextricable conflict between the will of divine Providence, the will of the Church and the will of Simon de Montfort, elevating the latter to the role of tragic hero.

Bibliomancy, Innocent III, Pope, prophecy of Merlin, Simon de Montfort, *Song of the Albigensian Crusade*.